

*litans Deo implicat se negotiis secularibus* (1). Pour ce qui me regarde personnellement, le nécessaire doit me suffire. A l'égard de ma famille, toute vue ambitieuse pour son élévation et l'agrandissement de sa fortune m'est interdite : c'est aux morts à ensevelir leurs morts ; c'est aux enfans du siècle à travailler pour les intérêts du siècle. En devenant ministre de Jésus-Christ, j'ai été affranchi, par ce divin Maître, des soins et des sollicitudes de ce monde ; m'y ren-gager, ce serait m'exposer à une perte presque certaine. »

*Attaches naturelles.* — « *Si quis venit ad me, et non odit patrem suum et matrem, et fratres et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus* (2). Le sens de ces paroles n'est point équivoque ; en conservant pour nos proches l'amour que Dieu nous permet et nous prescrit même pour eux, nous devons, nous ecclésiastiques, renoncer à ces sentimens de la chair et du sang, qui amol-lissent l'âme et ne laissent plus à un ministre de Dieu la li-berté de servir son maître ; les complaisances, les attentions que nos parens exigent de nous, nous asservissent trop sou-vent à leurs faiblesses et à leurs caprices ; si nous ne savons nous roidir contre une si dangereuse influence, pour ne pas affliger leur tendresse, nous négligeons des devoirs essen-tiels, nous retranchons les bonnes œuvres qui ont quelque chose de pénible ou qui exposent à quelque danger ; nous demeurons dans nos familles, où nous sommes toujours moins utiles qu'ailleurs ; nous usons de ménagemens exces-sifs pour notre santé ; nous prenons, sans nous en aperce-voir, des habitudes sensuelles ; nous adoptons des maximes demi-mondaines ; nous ne sommes bientôt plus qu'un sel affadi, bon seulement à être foulé aux pieds. Que nos pro-ches apprennent donc que nous ne sommes plus à eux ni à nous-mêmes ; qu'ils nous envisagent comme des soldats en-rôlés au service d'un grand prince, comme des ouvriers qui ont loué leur temps, leur travail et leurs forces au divin père de famille, qui ne peuvent plus disposer de rien que pour lui et par son ordre. Comme on ne peut s'affranchir ainsi et rompre des liens si naturels, sans causer autant de douleur qu'on en éprouve soi-même, et que cependant

(1) II. Thim. II, 4.

(2) Luc. XIV, 26.

c'est un sacrifice indispensable, Jésus-Christ nous dit nette-ment que, pour être son disciple, il faut pousser la fermeté et la rigueur jusqu'à une sorte de haine pour les personnes qui nous sont les plus chères et pour nous-mêmes : *Qui non odit... Quel prétexte nous reste-t-il après cela ?* »

*Humilité.* — « C'est en vain qu'on aurait renoncé à la sa-gesse terrestre, qui est l'avarice, et à la sagesse animale, qui est la sensualité, si on ne renonce encore à la sagesse diabolique, qui est l'orgueil. Ce vice des démons est peut-être le plus funeste écueil des prêtres : on le redoute moins qu'un autre, parce qu'il est compatible avec les bonnes œuvres, et que même souvent il les inspire. Un ecclésiasti-que pourrait être chaste, grave, fidèle à tous ses devoirs par orgueil ; il pourrait prêcher, convertir, faire l'aumône par orgueil, ou du moins il pourrait concilier l'orgueil avec tout cela. C'est un homme qui travaillerait à l'œuvre de Dieu, de concert avec le démon, et qui avancerait également les affaires de l'un et de l'autre ; ce qui le mènerait en enfer, ce seraient des choses toutes saintes par elles-mêmes, qui au-raient dû naturellement le conduire au ciel. »

« Cet étrange malheur est cependant très-difficile à évi-ter ; il ne faut rien moins pour cela qu'une vigilance conti-nuelle sur tous les mouvemens de son cœur, et une entière abnégation de soi-même. Voilà pourquoi Jésus-Christ a dit : *Si quis post me venire, abneget semetipsum* (1). Si on ne s'est pas renoncé soi-même, on se recherchera ; or, se re-chercher, avoir pour fin sa propre gloire dans le bien qu'on fait, c'est le vice dont nous parlons. Que ferai-je donc, moi qui dois plus que personne redouter cet écueil ? »

« Je combattrai tout désir de me distinguer et de me faire remarquer en quelque genre que ce soit ; si je suis jamais appelé à parler en public, je tâcherai de le faire avec sim-plicité, sans emphase, sans recherche de syle, sans beau-coup m'inquiéter de ce qu'on dira de l'orateur, pourvu qu'on se convertisse. Tout ce que j'aurai occasion d'écrire, je le composerai de même sans prétention ; je serai bien aise qu'on me dise les défauts de mes compositions ou de mes discours ; je ne me permettrai jamais de repasser avec com-plaisance, dans mon esprit, ce que je croirai avoir bien dit

(1) Luc, IX, 25.

ou bien fait; j'éviterai cependant toute négligence qui pourrait nuire au succès, et je serai de mon mieux; mais je ne disputerai pas contre ceux qui me critiqueront, je serai plutôt disposé à croire qu'ils ont raison, et je ne me préférerai jamais à personne. La connaissance de mon peu de talent ne me découragera pas; car mon incapacité ne saurait empêcher que Dieu, à qui tout instrument est bon, ne fasse par moi le bien qu'il voudra, et je ne dois pas désirer d'en faire plus qu'il ne veut. Il n'a pas besoin de mes services. Si Dieu permet qu'en essayant d'exercer un ministère public, je m'attire des mépris et des risées, ce sera encore une faveur dont je devrai le bénir, car peut-être voit-il que je ne puis parvenir à l'humilité que par cette voie; or il faut nécessairement que je sois humble, sans quoi point de salut pour moi.»

Ces règles de conduite, où se trouvent si heureusement recueillis et comme ramassés en quelques points tous les devoirs du prêtre, le Père de Mac Carthy se montra toujours fidèle à les suivre au milieu du monde. Depuis son ordination, sa vie, jusque là si retirée, prit un caractère de gravité encore plus sérieuse. Ses momens furent exclusivement consacrés aux soins du ministère; la prière, la prédication, le saint tribunal, les études ecclésiastiques, les partagèrent tour-à-tour. Toulouse, sa patrie, recueillit les premiers fruits de son zèle. Ce qu'il y eut de remarquable dans le Père de Mac Carthy, c'est qu'il se trouva, pour ainsi dire, formé dès les premiers jours de son sacerdoce, et qu'il sembla avoir reçu, avec l'imposition des mains, cette expérience que donne seule l'habitude des travaux apostoliques. Il ne venait que d'entrer dans le sanctuaire, déjà il était regardé comme l'un des directeurs les plus éclairés et les plus habiles dans les voies de la haute perfection, et ses lettres restées entre les mains des personnes qu'il dirigeait sont un monument de ses lumières, de sa prudence et de son union avec Dieu. C'est que sa vie tout entière avait été une vie de prière et de retraite, et une longue préparation au ministère des âmes; et il ne faisait que recueillir, au commencement de sa carrière sacerdotale, ce qu'il avait semé lorsqu'il n'appartenait pas encore aux rangs des ministres de Jésus-Christ. A la direction des consciences, il joignait la prédication. Il débuta par des instructions dans les

communautés religieuses; il parut ensuite dans les principales chaires de Toulouse, où il donna des conférences sur la religion (1). Dès lors les jeunes gens et les hommes de l'âge mûr, qui semblent, dans ce siècle, dédaigner nos auditoires chrétiens, se pressèrent en foule autour de lui pour l'entendre, et de nombreuses conversions signalèrent les premiers essais de sa parole. Il y avait trois ans que le Père de Mac Carthy s'était consacré à Dieu dans l'état ecclésiastique: ce premier sacrifice, dans les desseins de la Providence, devait être suivi d'un second plus pénible encore et plus généreux. La société de Jésus, rétablie depuis peu par l'autorité de Pie VII, venait de reparaitre en France avec l'auguste famille de saint Louis. Dès la première année de son sacerdoce, le Père de Mac Carthy se sentit pressé par la grâce d'entrer dans cette société renaissante, et d'y abdiquer sa liberté entre les mains de Jésus-Christ. Une semblable résolution demandait un courage héroïque. Il fallait abandonner une position brillante selon le monde, se séparer d'une famille tendrement aimée, renoncer, à l'âge de près de cinquante ans, à des habitudes d'indépendance, aux soins qu'exigeaient une santé faible et de continuelles infirmités, et, ce qui devait lui coûter plus encore, renoncer à la liberté des études, de la prédication et des bonnes œuvres. Le Père de Mac Carthy délibéra long-temps avant de prendre une détermination. Trop généreux pour refuser un sacrifice dès que la volonté divine s'était expliquée, il était trop prudent pour s'engager dans une démarche aussi éclatante, sur la foi de l'enthousiasme ou d'une impression passagère de piété. De longues et sérieuses réflexions, des entretiens habituels avec Dieu dans la prière, les conseils des directeurs les plus renommés par leur expérience, le convainquirent de la volonté du Ciel. Dès lors sa résolution fut irrévocable. Vainement Louis XVIII, qui voulait honorer tout à la fois en lui la vertu, le talent et la naissance,

(1) Le succès qu'obtinrent ces conférences fut prodigieux. Une fois entre autres qu'il avait déjà parlé plus d'une heure entière, l'orateur interrompit son discours, et annonça qu'il remettait la seconde partie à un autre jour, dans la crainte de fatiguer son auditoire. A cette annonce, un murmure général s'éleva dans l'assemblée; tous les auditeurs réclamèrent contre cette interruption, et il fallut achever le discours, pour contenter leur pieuse avidité.

lui offrit-il, en 1817, l'évêché de Montauban. L'éclat de la mitre ne l'éblouit point, et l'offre royale, qu'il refusa avec une noble humilité, bien loin de le détourner de son nouveau dessein, ne fit qu'en hâter l'exécution.

On comprend sans peine combien cette détermination dut affliger sa famille, toute chrétienne qu'elle était; car la grâce qui donne le courage de consommer les grands sacrifices, n'en laisse pas moins quelquefois toute sa sensibilité à la nature. La comtesse de Mac Carthy surtout, déjà avancée en âge, et accoutumée à la présence d'un fils si cher, ressentit vivement l'amertume de cette déchirante séparation. Mais cette femme forte s'éleva, par l'énergie de sa foi, au-dessus de toutes les considérations de la chair et du sang, et fit taire la voix de la tendresse maternelle pour n'écouter que celle du Seigneur. Elle voulut elle-même consulter Dieu afin de connaître sa volonté, prête à donner la première l'exemple du dévouement; elle eut recours à la prière pour obtenir les lumières d'en-haut, et après quelques jours de retraite, persuadée que Dieu lui demandait un sacrifice, comme Abraham, elle n'hésita point à obéir: « Partez, mon fils, dit-elle au Père de Mac Carthy; c'est la volonté du Ciel. » Paroles admirables de foi et d'héroïsme, et bien dignes de sortir de la bouche d'une telle mère, et de s'adresser à un tel fils. Le monde, qui ne comprend rien aux choses de Dieu, ne concevra point comment un homme que sa naissance, sa fortune, son mérite éminent appelaient à une haute dignité dans l'Eglise, après de mûres réflexions et dans un âge où il n'y a plus d'illusions à craindre, a pu préférer, à de si belles et en même temps à de si légitimes espérances, l'obscurité de la retraite et l'humilité de la vie religieuse. Aussi la démarche du Père de Mac Carthy rencontra-t-elle de nombreux censeurs; on lui fit un crime d'abandonner sa famille; on le taxa d'insensibilité de cœur et de faiblesse d'esprit; on le jugea imprudent de s'engager dans une société à peine ranaissante, distinguée entre toutes les sociétés religieuses par un privilège de haine et de persécution, et dont les tempêtes politiques menaçaient d'emporter les faibles commencemens. Il y a long-temps que le siècle est en possession de censurer les démarches dictées par la grâce, et sans doute on n'attend pas de nous que nous allions justifier ici le Père de Mac Carthy d'avoir été géné-

reux avec Dieu jusqu'à l'héroïsme. Pour toute apologie, nous nous bornerons à mettre sous les yeux de nos lecteurs ce qu'il écrivait à sa famille pour se consoler avec elle de leur mutuelle séparation. Il est difficile de trouver quelque part de plus nobles sentimens exprimés avec plus de force et plus de vérité.

Paris, 24 février 1818.

« Je vous demande en grâce de consulter la foi, quand il s'agit d'une démarche qui ne peut se bien juger que par les principes de la foi. Ce n'est pas pour être moi-même justifié que je vous fais cette prière; c'est pour que vous ayez tout le mérite de la soumission à la volonté de Dieu, et que vous trouviez la paix et la consolation dans les seuls sentimens qui la donnent. Croyez-vous qu'il m'en ait coûté médiocrement pour quitter ma famille? que je n'aie pas fait de longues et sérieuses réflexions avant de me décider à un si pénible sacrifice? n'ai-je pas senti le même déchirement que je causais? n'ai-je pas prévu et redouté d'avance la douleur où j'allais plonger les personnes que j'aime le plus et à qui je dois le plus? Leurs infirmités, leur délaissement, les effets de leur sensibilité qui m'est connue, tout m'était depuis long-temps présent à l'esprit, et combattait, retardait ma résolution, affaiblissait mon courage. Mais devais-je me roidir contre une vocation qui m'a paru venir du Ciel? Pouvais-je disposer de moi-même contre l'ordre de la Providence? n'a-t-il pas fallu céder lorsque j'ai cru reconnaître que Dieu m'appelait? Ma mère elle-même n'a-t-elle pas été de cet avis? Et lorsqu'elle me donnait l'exemple de la force, et qu'elle devenait auprès de moi l'interprète de la même volonté divine qui m'était déjà manifestée, comment m'aurait-il été permis d'écouter la nature et de désobéir à la voix de la grâce? Quand j'aurais été plus affligé encore de la séparation que je ne l'ai été, il me serait impossible de me la reprocher. Quand elle serait blâmée universellement, je ne saurais avoir de repentir, parce que le devoir était clairement marqué. Par la même raison, on aurait tort de louer mon courage, parce que je n'ai fait que ce à quoi j'étais strictement obligé, dans la persuasion où je suis, que si je ne l'eusse point fait, j'aurais résisté à la volonté de Dieu. Tout ce qui s'est passé en moi et autour de moi me paraît

inexplicable, si on ne l'envisage comme indice de la vocation que j'ai cru devoir suivre. Je pourrais craindre quelque illusion cachée et quelque jeu de l'amour-propre si je m'étais éloigné de ma famille pour aller occuper quelque poste brillant et agréable; mais puisque je ne suis venu chercher que des privations et que l'obscurité, et que, malgré les répugnances de la nature, la conscience me dit que c'est là ce que le Seigneur demande de moi, comment pourrais-je craindre d'avoir mal fait? Il n'y a pas le moindre fondement à la crainte qu'on ne cherche ici à me séduire pour me gagner à la religion: les Pères de cette société ont autant d'intérêt que moi à s'assurer que Dieu m'appelle à vivre dans leur institut, avant de m'y admettre; ils savent bien qu'un religieux mal appelé ne peut qu'être inutile et nuisible à la Compagnie dont il est devenu membre contre l'ordre du ciel. Une méprise de ce genre leur paraîtrait un aussi grand mal pour eux que pour moi; et je puis dire avec certitude que si je voulais prendre des engagements avec eux avant deux années révolues, avant de leur avoir donné des preuves convaincantes de la légitimité, de la solidité de ma vocation, ils les repousseraient. Laissons donc, je vous en conjure, les choses de Dieu avoir leur cours. Croyons à sa bonté, à sa sagesse, à sa puissance. Il veut notre bien à tous; il peut l'opérer par les moyens les plus contraires à nos vœux et à nos desirs. Ce qui nous afflige pour un moment est quelquefois, dans ses desseins, ce qui doit faire, un peu plus tard, notre joie et notre bonheur. Je supplie Dieu de ne pas permettre qu'une démarche faite pour lui obéir, produise de fâcheux effets pour aucun de ceux que j'ai quittés, pour lui; et il me semble que je puis espérer qu'il m'exaucera. J'ose même me promettre que si je me donne tout-à-fait à lui, il ne résultera de là rien que d'heureux pour toutes les personnes à qui leur amitié pour moi et leur soumission à l'ordre de la divine Providence, auront fait partager la peine et le mérite de mon sacrifice. Ce n'est pas un mal d'être sensible aux choses qui affligent la nature; mais dans le cas dont il s'agit, il serait bon d'examiner si on n'est pas plus affecté du parti que je parais vouloir prendre, qu'on ne l'aurait été d'une séparation produite par mon acceptation de l'épiscopat. Ce qui, au moins, est certain, c'est que le monde, qui ne manquera pas de me blâmer d'être sorti

de la maison paternelle pour venir ici, ne m'aurait donné que des éloges si je m'en étais éloigné pour devenir évêque.»

Le 17 avril suivant, le Père de Mac Carthy ajoutait: «Je vous écris de notre solitude de Montrouge, loin du bruit et des distractions. Je ne puis pas dire que nous y ayons du loisir, puisque tous nos momens, sans exception, sont pleins; mais, avec tant d'occupation, je puis dire qu'il n'y a point de fatigue, ni pour l'esprit, ni pour le corps. Jamais peut-être, de ma vie, je n'avais joui d'un semblable repos. Je me rends cependant ce témoignage, que ce n'est point cette tranquillité que je suis venu chercher ici; et j'affirme avec vérité que ce n'est pas elle qui m'y retient. Je ne me serais point séparé de ma famille, ni arraché à des fonctions utiles que j'aimais, pour être moi-même plus tranquille; il n'y aurait point là de quoi me dédommager de sacrifices qui m'ont été, qui me sont encore très-sensibles; et je serais bien mécontent de moi-même, si un sentiment qui ressemblerait à l'égoïsme eût été le mobile de ma conduite. Le seul motif qui puisse m'engager à embrasser le genre de vie dans lequel je m'essaie maintenant, sera la persuasion que c'est là ce que Dieu demande de moi. Je suis venu ici pour interroger sa volonté: j'y resterai si elle me le commande; si je crois reconnaître qu'elle m'appelle ailleurs, j'obéirai. Quelque parti que je prenne, je sais bien que le repos que je goûte sera passager, et qu'il n'est bon que pour me préparer au travail. Priez pour moi en ce moment; je commencerai après-demain une retraite de trente jours, pendant laquelle il est bien important que le bon Dieu daigne me manifester ses desseins sur moi; ne lui demandez pas qu'il me destine à tel état ou à tel autre, ni qu'il me fixe dans ce lieu-ci, ou me conduise dans celui-là; mais demandez-lui uniquement que ce qu'il veut s'accomplisse. Ce n'est pas à nous à lui donner des conseils, ni à lui suggérer nos idées; nous n'avons d'autre parti raisonnable à prendre, que de tâcher de découvrir ses volontés, afin de nous y conformer. L'Écriture dit que tout contribue au bien de ceux qui aiment: si donc une famille entière est dans la disposition de faire à Dieu par amour tous les sacrifices qu'il exigera, que ne doit-elle pas espérer de sa libéralité! Le centuple ne sera-t-il pas réparti entre tous ses membres, tant celui qui sera séparé par obéissance, que ceux qui auront consenti, par le

même motif à la séparation ? Hélas ! je n'ai été que d'une très-petite ressource à ma famille, depuis que je suis prêtre. Je n'entraîs plus dans les affaires et les intérêts temporels ; je ne passais que de courts instans avec ma mère et mes sœurs ; j'étais toujours préoccupé des soins et des travaux de mon ministère. Si mon absence cause un vide, c'est un effet, non de l'utilité dont j'étais aux autres, mais de leur amitié pour moi. La Providence peut ordonner (car tout est dans ses mains, et il n'y a rien de difficile pour elle) que, par un concours de circonstances inattendues, je contribue beaucoup plus à la consolation et au bonheur de ma famille, en me consacrant à un genre de vie qui semblait devoir m'en éloigner entièrement, qu'en menant la vie de prêtre séculier dans le monde. Laissons faire cette sagesse qui sait tout ce qui est, et qui prévoit tout ce qui sera, cette puissance qui fait tout ce qu'elle veut. Les trois quarts au moins de nos inquiétudes seraient retranchées, si nous avions une foi vive de cette seule vérité : que chaque événement, avec toute la chaîne de ses conséquences, est dans les mains de Dieu. Nous voyons éclore les événemens les uns après les autres ; mais les conséquences nous demeurent cachées dans l'avenir, et sont très-souvent toutes contraires à nos conjectures. Nous croyons apercevoir une suite inévitable de peines, de privations et de chagrins, là où sont préparées les consolations et les jouissances ; nous ne découvrons que des motifs d'espérance et de joie, quand nous touchons aux plus cruelles épreuves. Pour moi, sans savoir ce qui arrivera, je regarde comme impossible que mon dévouement à Dieu nuise à ceux qui me sont chers ; et si je résistais à la voix du Ciel, je ne pourrais m'empêcher de craindre que ma révolte ne leur devînt funeste, surtout si mon attachement pour eux était la cause de ma désobéissance. . . . Lorsque ma faiblesse physique me faisait regarder comme inhabile au sacerdoce, je promis à Dieu que, s'il daignait me mettre en état de remplir les fonctions de l'autel, je prendrais cette grâce pour un signe de vocation, et je me donnerais à lui sans réserve. Après cela, vous conviendrez que je ne puis reculer sans infidélité et sans parjure. Je vous en dirais autant si, après avoir pris un semblable engagement et avoir obtenu une semblable faveur, vous étiez tenté de ne pas tenir ce que vous auriez promis. Ne dites pas que la promesse

se bornait à embrasser l'état ecclésiastique, et ne s'étendait pas à l'état religieux ; car je puis vous assurer qu'en me dévouant à servir Dieu dans le sacerdoce, je n'ai pas eu la moindre restriction à mon dévouement ; je n'ai pas prétendu, en entrant au service d'un si grand maître, faire comme certains domestiques, qui n'entrent dans une maison qu'après avoir fait leurs conditions, et marqué le genre de travail et le degré d'assujettissement auquel ils veulent s'engager. Mon intention a été de faire, à tout prix, ce que Dieu exigeait de moi. Si j'eusse cru qu'il m'appelait à une cure, à un vicariat, à un évêché, aux missions de France, aux missions d'Amérique ou de la Chine, je n'aurais pas hésité à obéir. Il me semble qu'il demande de moi autre chose : je l'écoute ; et quand je croirai reconnaître clairement sa voix, il ne me restera plus qu'à la suivre. Je vous prie de prononcer : ai-je tort ? La pensée qui vous vient peut-être, c'est qu'il faut du courage pour être ainsi disposé. Vous vous trompez, il n'en faut point. Je trouve que c'est avoir bien du courage que de résister à Dieu ; car on doit s'attendre à une terrible lutte, et à tous les genres d'amertumes et de traverses, quand on est en opposition avec le Tout-Puissant ; mais quand on agit de concert avec lui, que peut-on raisonnablement craindre ? Nous sommes de grands enfans qui avons peur de notre ombre. Nous n'avons pas encore compris que Dieu facilite, adoucit tout ce qu'on fait pour lui : il semble impossible de rompre certains liens, il les dénoue : on va faire à son cœur des blessures incurables, il les guérit : on ne pourra tenir, avec un tempéramment délicat, à une certaine sévérité de régime, il en fait un remède qui renouvelle la vie et la santé. Qu'on ne plaigne donc pas ceux qui font quelques sacrifices à Dieu ; car, en vérité, leur récompense, même dans ce monde, est très-grande et beaucoup trop grande, *magna nimis* (1) ; mais qu'on plaigne ceux qui ont la faiblesse de dévorer les dégoûts et les ennuis, les peines et les inquiétudes de la vie mondaine, par la crainte des peines apparentes qui couvrent les douceurs d'une vie plus sainte. »

Une vocation inspirée par des motifs si purs, et où éclatait si visiblement le doigt de Dieu, fut courageusement

(1) Gen. xv, 1.

soutenue par le Père de Mac Carthy. Ce serait bien peu connaître le cœur humain, que de croire que le sacrifice de l'âme religieuse est consommé dès qu'elle a mis le pied hors du monde, et que rien ne lui doit plus coûter après les premières démarches qui l'ont amenée dans la solitude. De tous les sacrifices que Dieu demande à ceux qu'il retire du siècle, le plus doux et le plus facile est presque toujours celui qui conduit une âme, du monde dans la religion; si vive est alors l'impression de la grâce, si fortes sont les inspirations de l'Esprit-Saint! Mais ces premières impressions une fois amorties, lorsque les répugnances de la nature, assoupies un instant, viennent tout-à-coup à se réveiller, et que le vieil homme se ranime avec ses passions et leurs éternelles révoltes contre la loi de l'esprit, là commence l'enchaînement des épreuves les plus sensibles et des plus pénibles sacrifices. Le Père de Mac Carthy reconnut bientôt la vérité de cette parole du Saint-Esprit: qu'il faut préparer son âme à la tentation, lorsqu'on s'engage dans la servitude du Seigneur (1). Tout lui fut une épreuve pendant les premiers mois qu'il passa dans le noviciat de la société: la jeunesse et l'inexpérience des novices, le détail en quelque sorte infini des observances, l'exigence d'une règle sévère qui ne laisse aucun instant à la disposition de la volonté propre, et ces privations journalières dont la charité la plus attentive ne saurait toujours adoucir la rigueur. Les choses les plus indifférentes étaient la matière d'un sacrifice pour un homme obligé, à quarante-neuf ans, de se plier à un genre de vie tout nouveau, et de renoncer à des habitudes dont le temps lui avait fait une sorte de nécessité. Mais la grâce l'éleva au-dessus de toutes ses répugnances. Ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec lui, pendant son séjour au noviciat, n'oublieront jamais les grands exemples qu'ils en ont reçus. Ils se rappellent encore sa simplicité, sa charité, sa fidélité à la règle, sa déférence aux moindres avis des supérieurs. Il recherchait les fonctions obscures ou humiliantes; il s'affligeait de ce que sa santé le dérobaît à une partie des épreuves communes aux novices; il se plaignait d'être traité avec trop d'égards; il se reprochait, comme autant de sensualités, les légers adoucissements que les su-

(1) Eccl. 11, 1.

érieurs croyaient devoir à ses infirmités et à son âge. Cet homme, d'une conversation si brillante, et accoutumé au commerce de la haute société, ne dédaignait pas de donner un véritable intérêt aux entretiens des plus jeunes novices. Il les interrogeait avec bonté, les écoutait avec une attention pleine de condescendance, les édifiait par sa douceur et par la piété de ses paroles; et, comme autrefois aux entretiens des Louis de Gonzague et des Bellarmin, plusieurs ont avoué qu'ils rapportaient plus de ferveur de sa conversation que de leurs exercices religieux. Son humilité, cependant, lui fermait les yeux sur ses propres vertus. Tandis que tous s'accordaient à le regarder comme leur modèle, lui, dans le secret de son cœur, il portait une sainte envie à la ferveur de chacun d'eux; il s'humiliait de ses répugnances pour des sacrifices qui lui semblaient ne rien coûter à la générosité des autres; il se regardait comme le dernier de tous par ses imperfections, et ne cessait de gémir, devant Dieu, sur les négligences les plus légères, qu'exagérait à ses yeux l'extrême délicatesse de sa conscience.

C'est par l'exercice de ces vertus simples et obscures, mais si grandes aux yeux de Dieu, que le Père de Mac Carthy se prépara aux saints engagements qui devaient l'enchaîner pour toujours à la vie religieuse. Il émit les vœux simples de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, le 7 février 1820, après avoir accompli les deux années d'épreuve que la société exige de ses membres. Huit ans plus tard, il fut admis à la profession solennelle, le 15 août 1828.

Pendant les quinze années qui s'écoulèrent, depuis son entrée en religion jusqu'à sa mort, il parut constamment dans les chaires des principales villes de France. Il remplit deux stations aux Tuileries: celle de l'Avent en 1819, et celle du Carême en 1826. Paris, Lyon, Bordeaux, Marseille, Toulouse, Strasbourg, Amiens, Valence, Avignon, Nîmes, l'entendirent tour-à-tour, et partout son éloquence laissa de vives et durables impressions. A Strasbourg, sa prédication émut tout le protestantisme; et, dans l'impuissance de répondre aux solides raisons sur lesquelles il appuyait la vérité de l'Eglise catholique, l'erreur eut recours à la calomnie, et trouva plus facile de travestir ses discours dans un pamphlet, que de les réfuter (1). A Genève, l'ébranlement

(1) Pendant que le Père de Mac Carthy prêchait à Strasbourg, en

produit par sa parole jeta l'alarme parmi les ministres; ils lui proposèrent une conférence publique qui fut acceptée contre leur attente, et ils se virent réduits à chercher les plus frivoles prétextes pour éluder une discussion où ils craignaient la puissance de la vérité défendue par un si habile athlète. L'admiration fut générale aux Tuileries quand, en 1826, il y prêcha le Jubilé. Tous ses discours furent écoutés avec une attention extraordinaire; plusieurs, et en particulier celui où il signalait la funeste influence des mauvais livres, firent une impression profonde sur Charles X; et quelques mois après, le Père de Mac Carthy étant allé à St-Cloud, sur l'invitation de son noble ami le duc de Rivières, présenter ses hommages à S. A. R. le duc de Bordeaux, le monarque, qui le rencontra dans les appartemens de son petit-fils, l'honora de l'accueil le plus flatteur, daigna l'entretenir en particulier, et, dans la conversation, lui cita plusieurs passages de ses sermons qui l'avaient frappé, et qui, depuis lors étaient restés dans sa mémoire. On trouvera dans l'*Ami de la Religion* les détails de cette station, l'une des plus remarquables qu'ait remplies l'orateur. Après une courte analyse des principaux discours, le rédacteur ajoute ces paroles, expression fidèle de l'opinion publique: « Ainsi a été terminée cette station mémorable où l'éloquence chrétienne s'est montrée avec tout son éclat. Un orateur, célèbre par son nom et ses talens, mais plus remarquable encore par ses vertus modestes, par les honneurs qu'il a refusés, par sa piété profonde, par le succès de son ministère, a paru devant les grands de la terre avec toute l'autorité que lui donnaient tant d'avantages. Sa foi vive, son éloquence pénétrante, l'onction et la dignité de ses paroles, tout a contribué à l'effet de ses discours. Il a fait entendre des vérités

1821, il parut une brochure sous ce titre: *Lettre à M. l'abbé de Mac Carthy, par un chrétien évangélique*. L'auteur, sous le voile d'une hypocrite modération, dénature les discours du Père de Mac Carthy, pour répondre plus facilement à ses raisons; il l'accuse d'intolérance, de mépris et de violation de la Charte; il lui reproche de troubler la paix des familles, et finit par l'engager charitablement à s'élever à la hauteur de l'Alsace. Un écrivain catholique a vengé l'orateur et fait justice du pamphlet, dans une brochure intitulée: *Réflexions amicales d'un chrétien catholique*, adressées à M. l'abbé de Mac Carthy. (Voyez l'*Ami de la Religion*, n° 722.)

fortes, mais toujours tempérées par des accens pleins de charité. On voyait bien qu'il céda à un sentiment profond, et qu'aucune vaine gloire n'entraîna dans sa pensée. Puissent les impressions qu'il a faites être durables; et puisse la Parole divine compter long-temps de si nobles et de si pieux organes!» (*Ami de la Religion*, n° 1235.)

L'année suivante, le Père de Mac Carthy reparut dans la chaire de Saint-Sulpice, pendant le carême; et l'impression fut plus vive encore qu'elle ne l'avait été à la cour. On nous permettra de citer de nouveau l'estimable journal dont nous aimons à produire le témoignage: « On se ferait difficilement une idée de l'intérêt qu'a excité cette station, de l'affluence qu'elle a attirée, et des succès qu'a obtenus l'orateur. Ceux mêmes qui l'avaient suivi, il y a quelques années, l'ont entendu cette fois avec un nouveau plaisir. On a été frappé de plus en plus de la richesse de son élocution, du choix de ses preuves, de l'heureux emploi qu'il fait de l'Écriture, de la vérité de ses mouvemens, où la noblesse se joint à la force; de son action brillante, et cependant toujours sage et réglée par la piété et le goût... Un si beau talent, relevé par une piété si vraie, tant de grâce et de force, tant d'onction et de dignité, une élocution si riche, et une mesure si parfaite, avaient quelque chose d'entraînant et d'irrésistible pour l'auditeur le plus froid; et les hommes les plus prévenus contre la religion et le clergé se sentaient remués au fond des entrailles par la puissance de cette parole, où la vivacité de la foi se faisait si bien sentir; et par des accens si nobles, si expressifs et si naturels, indices d'une âme fortement pénétrée, et par-là même si propres à porter la lumière et la conviction dans les esprits, comme à s'insinuer dans les cœurs et à triompher de toutes les résistances.» (*Ami de la Religion*, n° 1326.)

Toutes les fois que le Père de Mac Carthy paraissait dans les chaires de la capitale, le même concours se faisait remarquer dans les églises, et le même enthousiasme accueillait sa parole. Aux divers sermons qu'il prêcha dans les assemblées de charité, on a vu, à la quête qui suivait le discours, les personnes mêmes que la curiosité seule avait amenées dans la maison de Dieu, donner jusqu'aux montres, jusqu'à des bagues de prix, et à des billets payables au porteur. Quand il traitait les preuves du christianisme, un

grand nombre de ses auditeurs, que l'ignorance ou les préjugés tout seuls avaient jusque-là retenus dans les rangs de l'incrédulité, le consultaient par lettres ou dans des entretiens particuliers, pour achever d'éclaircir leurs doutes, et s'instruire des vérités fondamentales de la religion. Enfin, dans les dernières années, en même temps que sa réputation remplissait toute la France, plusieurs de ses sermons étaient devenus comme populaires. C'est ainsi, par exemple, que l'on citait partout ses discours sur la folie, le crime, le malheur de l'incrédule, sur la parole de Dieu, sur Jésus-Christ, principe de ruine et de résurrection, sur les triomphes de l'Eglise. Nous n'ajouterons rien à ces détails rapides sur sa prédication. Il ne nous appartient pas de décider ici du mérite de ses discours, et encore moins d'assigner le rang qu'il doit occuper parmi les orateurs sacrés. D'ailleurs les jugemens contemporains sont rarement l'expression de la vérité, parce qu'ils subissent presque toujours l'influence de l'enthousiasme ou des préventions du moment. Les sermons du Père de Mac Carthy vont entrer dans le domaine public; nous laissons aux lecteurs à prononcer le jugement, en attendant que la postérité vienne confirmer ou casser la sentence. Nous nous contenterons d'indiquer rapidement ce qu'on peut appeler les caractères généraux de son talent: une composition brillante sans cesser d'être solide; la justesse et la nouveauté des plans et des divisions; l'enchaînement naturel des pensées, et le progrès toujours croissant des preuves; l'heureuse application de l'Écriture-Sainte; des aperçus nouveaux dans des sujets qui semblaient épuisés; une sévérité de goût qui ne lui permit jamais l'affectation, l'enflure ou la déclamation; le talent de saisir, dans chaque matière, ce qu'il y a d'idées saillantes, sensibles en quelque sorte, et qui se laissent comme toucher par la multitude; l'art de se mettre en rapport avec les passions et les préjugés du jour, pour les combattre; une manière originale de présenter les vérités de la foi suivant les besoins du siècle, sans faire aucune concession à son esprit, de s'emparer des événemens publics pour en faire sortir une preuve de la religion, et de mêler, dans les démonstrations, l'histoire à la logique et les faits au raisonnement. Telles sont comme les traits principaux qui semblent caractériser son éloquence. L'action de l'orateur répondait au mérite de la

composition. Tout concourait en lui à captiver l'auditoire: une taille haute, des traits réguliers où la noblesse s'alliait à la douceur; un regard animé, une voix grave, et qui se pliait sans effort à l'expression des mouvemens divers; un geste frappant de naturel et de dignité; une liberté et une élévation dans les manières, que donne seul l'usage de la haute société; dans le maintien, je ne sais quelle majesté imposante, qui annonçait d'abord le ministre de Dieu; et, dans tout le débit, un mélange d'abandon et de grandeur, d'onction et d'autorité qui donnait comme une puissance irrésistible à sa parole.

Mais c'était moins encore à ces avantages naturels qu'à l'opinion de sa vertu, que le Père de Mac Carthy a dû les succès de son ministère. Admirable dans la chaire, on peut dire qu'il l'était encore plus dans les habitudes de la vie privée. On ne peindra jamais que faiblement le beau caractère de cet homme célèbre: cette alliance du talent et de la modestie, la grâce et la dignité de ses manières, et en même temps cette simplicité, cet aimable abandon qui répandait tant de charmes sur son commerce; cette conversation si attachante, où il savait, comme on l'a dit de Fénelon, donner de l'esprit à tous ceux qui l'approchaient; cette charité qui oubliait toutes les distances de l'âge, de la naissance et du mérite, et qui trouvait de l'intérêt et de l'affection pour tout ce qui l'entourait; cette piété si vraie, cette foi si vive, qui fut comme l'âme de toute sa conduite, et qui le soutint jusqu'à la mort parmi les épreuves et les sacrifices.

Son occupation principale, celle qui avait le plus d'importance à ses yeux, c'était la prière: à le voir dans la récitation de l'office divin ou à l'autel, dans la célébration de la sainte messe, on eût dit que la Majesté divine était sensiblement présente à ses regards. Dès sa première enfance il avait fait profession d'une tendre confiance pour la Mère de Dieu; il aimait à lui faire hommage de sa vocation à l'état ecclésiastique et à l'état religieux; il se rappelait avec le sentiment d'une pieuse reconnaissance qu'il avait célébré sa première messe sous ses auspices, le jour où l'Eglise honore le mystère de sa Visitation, dans un temple et parmi des vierges qui lui sont consacrées. L'une de ses plus douces consolations était de parler de la reine des cieux, et de défendre ou de propager son culte par ses discours. Jésus-

Christ était surtout l'objet de sa dévotion la plus fervente. Il passait chaque jour un temps considérable devant son tabernacle; la nuit même, plus d'une fois il interrompit son sommeil pour aller visiter ce divin maître présent sur son autel, et des grâces signalées furent la récompense de sa foi et de son amour. Dans son oraison, il avait coutume de méditer sur la vie de cet aimable Sauveur, le modèle de tous les chrétiens, mais surtout des religieux et des prêtres. Souvent il fixait sur le papier les pensées et les sentimens qui l'avaient occupé pendant ces méditations, et nous ne craignons pas d'assurer que ces lignes rapides et écrites sous l'impression du moment, ne le cèdent en rien pour l'onction, le naturel, l'éloquence du cœur, aux morceaux les plus touchans de ses discours.

C'est ce goût de la prière et de la méditation qui le ramenait dans la maison du noviciat, au retour de ses courses apostoliques, pour y ramener cet esprit de recueillement intérieur et d'union avec Dieu, qui s'affaiblit insensiblement au milieu des distractions du ministère. Dans l'intervalle de ses prédications, le Père de Mac Carthy s'imposait une retraite rigoureuse et un isolement absolu du monde. Il s'était fait une loi de s'interdire les conversations et les visites qui ne seraient pas commandées par le devoir, afin de trouver plus de temps pour l'étude ou pour la prière. Il observa cette règle avec une fidélité inflexible, sans que ses plus proches parens eux-mêmes pussent rien obtenir de lui sur ce point. Obligé de passer quelques mois dans la maison paternelle, il y porta ce même goût pour la solitude et le silence; toujours seul et retiré dans son appartement, et ne paraissant au milieu de sa famille qu'à l'heure des repas. Ce n'est pas que son cœur fût insensible aux affections du sang et de l'amitié (1); mais profondément pénétré de l'idée de

(1) En preuve de la bonté de son cœur, nous pourrions citer ici de nombreux passages de sa correspondance avec sa famille, où respire à chaque mot la plus touchante sensibilité. Il suffira de rapporter ce qu'il écrivait à l'occasion de la mort de son frère, le comte Robert Mac Carthy, mort à Lyon, en odeur de sainteté, le 11 juillet 1827.

Valence, le 28 juillet 1827.

« Il y a aujourd'hui cinq jours que je suis à Valence, et voici les premières lignes que j'y trace. Tant de douleurs, tant de soins

ses obligations, il mettait au premier rang celle du travail et de la prière; et autant il était prodigue en quelque sorte de ses momens, lorsque le salut des âmes l'exigeait, autant il s'en montrait économe et comme avare, dès qu'un devoir religieux cessait de les réclamer.

La charité était sa vertu de prédilection. Il avait l'esprit vif et naturellement tourné vers la raillerie. Dans sa jeunesse, lorsque son âge, sa position dans le monde, lui imposaient de moins étroites bienséances, on redoutait la finesse de sa plaisanterie et le trait pénétrant de son épigramme. Quelquefois ceux qui ne connaissaient pas la bonté de son cœur s'en offensèrent, et en prirent occasion de rabaisser son mérite et de lui contester ses talens. Mais ce défaut, qui fut long-temps, comme on l'a dit, la matière de ses combats intérieurs et de ses victoires devant Dieu, disparut entièrement dès qu'il eût été revêtu du sacerdoce. Dès lors la dou-

d'embarras, de sollicitudes et de tristes occupations accablent l'âme, troublent l'esprit et déchirent le cœur. On n'est capable de rien, on demeure comme anéanti. Il faut que le sentiment du devoir et de l'amitié pour les vivans tirent de cet accablement et de cette langueur. Votre lettre du 22, que j'ai reçue hier, a fait couler de nouveau mes larmes. Puis-je assez pleurer un frère qui était pour moi plus qu'un frère: le compagnon de mon enfance, l'ami de ma vie entière, le confident de mes pensées, l'appui de ma faiblesse, mon conseil dans tous mes doutes, ma ressource dans toutes les difficultés, l'honneur et l'ornement de la famille, le plus franc, le plus loyal, le plus sensible des hommes; doux, ferme, pieux, aimable, désintéressé; faisant par son esprit le charme des sociétés où il paraissait, et, par la bonté de son cœur, la consolation et le bonheur de ceux avec qui il vivait dans l'intimité! Il faut dire adieu pour jamais à tout ce que les précieuses qualités d'un tel frère, d'un tel ami, nous donnaient et pouvaient nous donner encore de joie et de satisfaction sur cette terre. Nous ne le verrons plus ici-bas; mais s'il était permis de soulever le voile qui déroberait à nos yeux cet autre monde où il est allé, quel spectacle consolant ne verrions-nous pas! car il est mort en saint, et il n'y a qu'une voix à cet égard. Sa résignation, sa piété, son humilité, son courage à souffrir les plus cruelles douleurs, sa tranquillité à la vue de la mort pour ainsi dire présente, sa volonté d'expirer, comme les anachorètes, sur la terre nue, ont laissé à Lyon, dans tous les esprits, une impression si profonde de vénération pour sa mémoire, qu'on ne parle de lui, dans cette grande ville, qu'avec une sorte de respect religieux. Le changement opéré ici dans l'opinion à son égard, est des plus extraordinaires: ou plutôt, on voit maintenant que le véritable sentiment du public pour lui, dans cette contrée qu'il a habitée si long-temps, était un sentiment d'esime rare, et